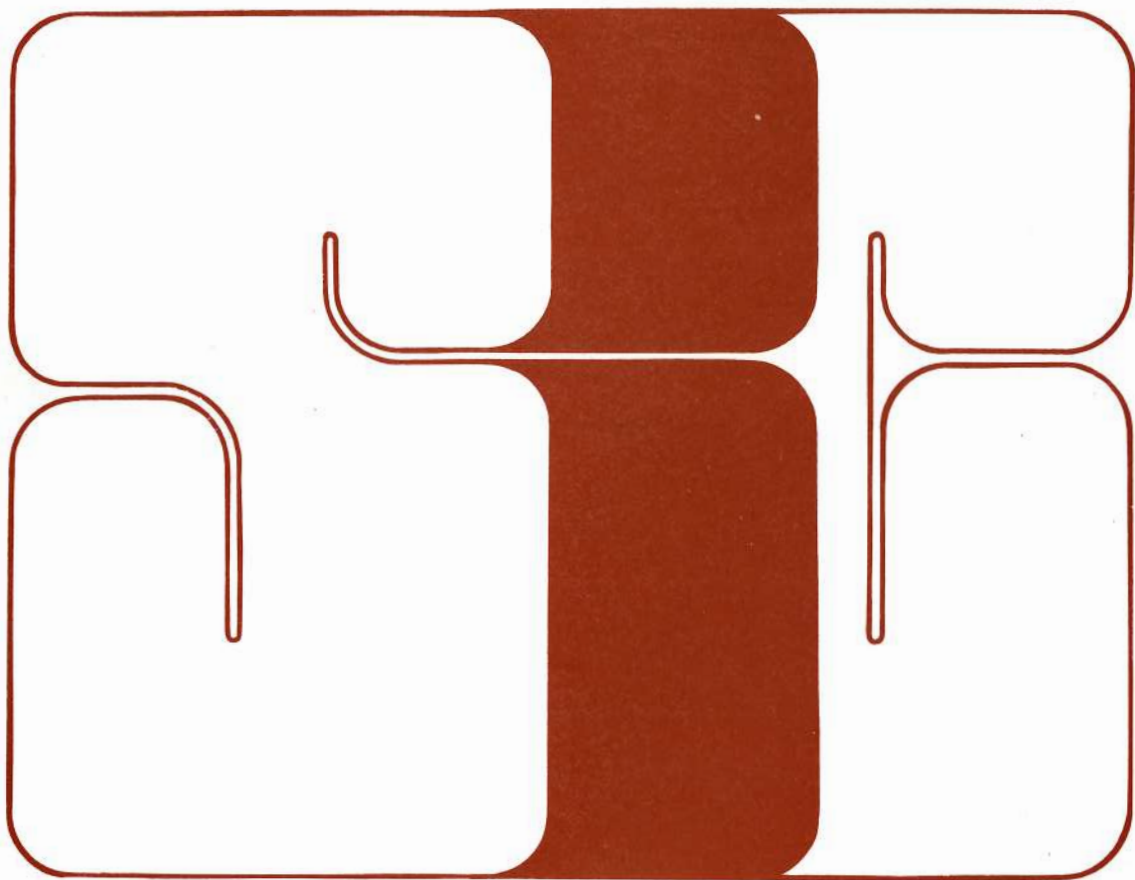


festival international du film cannes 79

**XVIII^e SEMAINE INTERNATIONALE
DE LA CRITIQUE FRANÇAISE**

12/18 mai salle jean cocteau palais du festival



présentée par l'association française de la critique de cinéma

CANNES – PALAIS DES FESTIVALS

Salle Jean Cocteau

10 - 18 mai 1979 – 15 h - 17 h 30* - 11 h

SAMEDI 12 MAI

Jun

Hiroto Yokoyama, Japon

DIMANCHE 13 MAI

Fremd bin ich eigezogen

(En Etranger, je suis venu)

Titus Leber, Autriche

LUNDI 14 MAI

Tchouj petela

(Entends le Coq)

Stefan Dimitrov, Bulgarie

MARDI 15 MAI

Northern lights

John Hanson, U.S.A.
Rob Nilsson

MERCREDI 16 MAI

Les servantes du Bon Dieu

Diane Létourneau, Canada

JEUDI 17 MAI

La rabia

(La Rage)

Eugeni Anglada, Espagne

VENDREDI 18 MAI

Saiehaïem bolan de bad

(Les Ombres du Vent)

Bahman Farmanara, Iran

* La séance de 17 h 30 est suivie d'une conférence de presse en présence du réalisateur.



R. 41906
trans 535

La XVIII^e S.I.C.

Enfin, majeure !

Et vaccinée contre les problèmes internes ou externes, les mineures vacheries, les "critiques aisées" et autres peaux de bananes. Selon le dicton bien connu, les chiens aboient...

Ils ont été dix cette année à choisir les films. Gene Moskovitz nous est revenu. Jean Roy et Raphaël Bassan nous sont venus. Liliane Freriks a bien voulu se joindre à l'équipe dont Jeanine Sartres et Chantal Bravais-Turenne demeurent les fidèles (ô combien !) fleurons.

Est-il encore besoin de rappeler les "découvertes" faites par notre S.I.C. ? Partant, les services rendus aux jeunes cinémas de Suisse ou du Québec, du Tiers Monde ou de l'Europe de l'Est ? Bertolucci, Fleischmann, Skolimovski, Makavéïev, Jessua, combien d'autres.

Est-il encore besoin de citer nos imitateurs avoués ou secrets ?

Est-il encore besoin de redire que notre S.I.C. est une grande voyageuse et que l'an dernier, elle est allée à l'île de la Réunion, au Festival d'Adélaïde en Australie, et à la Nouvelle-Orléans ?

Oui, oui, je sais : j'ai l'air de nous tresser des couronnes. Pourtant, je ne dis que la vérité, une vérité bonne à dire et à redire, pour rafraîchir la mémoire volontiers défaillante des dénigreur habituels ou occasionnels. Ce travail de "défricheur" auquel se livre la commission de sélection est d'une importance primordiale pour le cinéma qui se plaint et gémit un peu partout, quand il n'est pas franchement menacé, là ou ailleurs, par la rigueur d'une censure abusive, d'un fanatisme ou de tabous surgis d'un autre âge, d'un mercantilisme qui n'ose pas dire son nom.

Notre S.I.C. majeure est au service d'un art majeur et qui devrait enfin être libéré de toute entrave.

Rêvais-je ?

Personne n'a jamais pu empêcher personne de rêver.

Et les rêves sont parfois devenus réalités.

Alors ? ...

Véra VOLMANE

Présidente de l'Association Française
de la Critique de Cinéma

COMITÉ DE SÉLECTION

Raphaël BASSAN
Albert CERVONI
Jacques GRANT
Jacqueline LAJEUNESSE
Gérard LANGLOIS
Marcel MARTIN
Gene MOSKOVITZ
José PENA
Jean ROY
et
Bernard TREMEGE,
responsable de la coordination avec
Jeanine SARTRES

PRESSE

Chantal BRAVAIS-TURENNE
Liliane FRERIKS

La S.I.C. 1979 remercie

M. ANTOINE
Yves BLANCHARD
Jacques CORDY
Noël DUPONT
Louisette FARGETTE
Robert FAVRE LE BRET
Gilles JACOB
René KERLO
Jean TOUZET



Le débat final a été dirigé par Bernard TREMEGE.



- Palais des Festivals - Salle Jean-Cocteau
 - Samedi 12 mai : 15 h / 17 h 30 suivi d'une conférence de Presse
 - Dimanche 13 mai : 11 h
- Cinéma Olympia
 - Dimanche 13 mai : 17 h 30 suivi d'un débat public.

Réalisation : Hiroto Yokoyama - Scénario : Hiroto Yokoyama d'après une œuvre de Sokuramoto - Photographie : Akira Takada - Musique : Toshi Ichiyanagi - Montage : Keiichi Uraoka.

Production : Kogei-Sha, Japon - Contact: Hiroko Govaerts, 85, rue d'Amsterdam, 75008 Paris, tél. : 285-10-83.

Durée : 90 minutes, couleur, 35 mm.

Interprétation : Jun Eto (Jun), Yoko Kizima (Yoko), Yoko Enami, Chiyoko Akaza.

* **Jun**

Hiroto Yokoyama
Japon, 1978

Adolescent de Tokyo, Jun est atteint d'une scandaleuse fureur de vivre : dans le métro et les trains, il se livre sur ses voisines, serrées contre lui par la foule des heures de pointe, à des attouchements très particuliers que la morale réprouve mais qui ne semblent pas déplaire aux "victimes" puisque, la plupart du temps, elles donnent l'impression de parvenir, en même temps que lui, à une extase qui ressemble fort à un orgasme. La petite amie de Jun, confrontée par hasard à l'une de ses incartades, découvre ainsi la raison du comportement de plus en plus bizarre du garçon et assiste, épouvantée, à sa dérive morale.

Surpris un jour en pleine action par des inspecteurs, Jun est conduit au poste de police mais la femme qu'il a importunée non seulement refuse de porter plainte mais accuse les policiers d'être des obsédés sexuels. Voilà où le film, qui peut sembler gratuitement provocant, débouche sur le document sociologique : dans notre monde en voie de déshumanisation, ces "liaisons dangereuses", même dérisoires, entre les individus, valent mieux que rien ; un contact, même pervers, peut réussir à briser le mur qui sépare les individus et à apporter un peu de chaleur humaine à ceux qui sont prisonniers de leur solitude et de leur frustration.

Comme dans beaucoup de films japonais, il y a dans JUN un grain de folie qui interdit qu'on porte sur lui un regard de censeur ou un jugement de moralisateur : Hiroto Yokoyama réussit le tour de force de faire de nous des voyeurs sans nous donner mauvaise conscience. Cela tient aussi au style de la réalisation : le ton presque documentaire, le point de vue du cinéma direct, du **candid eye** donnent à ce tableau de la vie quotidienne à Tokyo une authenticité et une sincérité évidentes.

Marcel MARTIN



- Palais des Festivals - Salle Jean-Cocteau
 - Dimanche 13 mai : 15 h / 17 h 30 suivi d'une conférence de Presse
 - Lundi 14 mai : 11 h
- Cinéma Olympia
 - Lundi 14 mai : 17 h 30 suivi d'un débat public.

Réalisation : Titus Leber - Scénario : Titus Leber - Photographie : Ditter Witich, Titus Leber, Wittigo - Piano : Pf. Gilbert Schuchter - Conseiller Musical : Pf. Rudolf Weishappel et Wiener Mannergesangsverein - Assistant réalisateur : Herbert Baumgartner - Décoration : Agnes Mender - Montage : Titus Leber.

Co-production : Titus Leber, Vienne et Clasart, Munich - Contact : Anne Pain, 36, rue du Théâtre, 75015 Paris, tél. 577-41-94, à Cannes 38-00-59.

Durée : 70 minutes, couleur, 16 mm.

Interprétation : Axel Schanda (Schubert), August Schnigo (Schubert enfant), Fritz Hackl (Schubert le Nain), Alicia Meyer-Stauffen (la mère), Ernst Dunzl (le père), Angenlika Berlage (Caroline), Bruno Anthony de Frigance (le roi des Aulnes), Frantz Maierhofer (le joueur d'orgue de Barbarie).

* **Fremd bin ich eigezogen**

(En étranger je suis venu)

Autriche, 1978

Un film autrichien, le premier à être présenté à la Semaine de la Critique.

Un film sur Schubert.

Une idée toute simple... mais qu'il fallait avoir. Pourquoi ne pas rendre compte de la musique, art qui utilise à la fois le montage horizontal (les notes jouées successivement) et vertical (les notes jouées simultanément), par un travail semblable au cinéma ? "De la même manière que plusieurs sons superposés forment un accord, plusieurs images superposées les unes aux autres forment comme un accord visuel", nous dit Titus Leber. D'où l'emploi systématique de la surimpression des images. L'image n'est plus une, elle est multiple, à la fois l'alto et la basse, le violon et la grosse caisse.

Le film ne se développe plus simplement dans le temps; il se développe aussi dans l'espace visuel, confrontant le temps réel – Schubert sur son lit pendant l'heure de délire qui précède sa mort – et le temps fantasmatique : "le contenu des 180 années entrevues dans le langage de l'âme, les angoisses et les espérances, les pas évasifs de la régression jusque dans l'utérus et progressifs jusque dans le présent à un niveau purement émotionnel et transversal".

Affrontement d'une vie extérieure calme et d'une vie intérieure délirante, dans un bouillonnement d'images qui convoquent simultanément les thèmes schubertiens (l'eau, la solitude, le voyage romantique), les faits biographiques marquants (le père, la mère, l'enfance, la comtesse Esterhazy, Beethoven, la mort), les avatars des différentes lectures de l'œuvre schubertienne au XIX^e et au XX^e siècle, ... et même la musique, car ce n'est pas le moindre des paradoxes de ce film profondément visuel d'être, nécessairement, un film sonore.

Le premier long-métrage d'un artisan de 26 ans; deux ans d'effort contre les grands laboratoires qui lui refusaient le traitement de la pellicule souhaité; un film qui renouvelle tout ce que l'on savait de la représentation au cinéma, simplement parce qu'il reprend les recherches sur l'image là où elles étaient restées à la fin du muet.

Jean ROY

* Film pouvant participer à la Caméra d'Or.



- Palais des Festivals - Salle Jean-Cocteau
 - Lundi 14 mai : 15 h / 17 h 30 suivi d'une conférence de Presse
 - Mardi 15 mai : 11 h
- Cinéma Olympia
 - Mardi 15 mai : 17 h 30 suivi d'un débat public.

Réalisation : Stefan Dimitrov - Scénario : Konstantin Pavlov - Photographie : Emile Wagenstein - Musique : Guéorgui Guenkov.

Production et Contact : Film Bulgaria, rue de Rakovsky 135, Sofia, tél. : 884183, 881291, télex : 22447 Filmex BG, câble : Filmbulgaria.

Durée : 83 minutes, couleur, 35 mm.

Interprétation : Nikolay Binev, Névena Kokanova.

Tchouj petela

(Entends le Coq)

Stefan Dimitrov

Bulgarie, 1978

Un village qui se meurt. Quelques vieux, derniers vestiges de ce qui a été. Un anti-héros, le père Toché, qui passe ses soirées au café à raconter aux autres de fausses prouesses amoureuses et guerrières auxquelles personne ne croit. Et puis, un jour, sa femme qui va mourir et qui, pour soulager sa conscience, lui avoue qu'elle l'a trompé. Elle se rétablit mais lui n'y survivra pas.

Un film-biographie. L'histoire toute simple de quelqu'un de tout simple. Un récit profondément ancré dans le terroir et dans le quotidien. Mais aussi un trajet individuel qui renvoie constamment aux lois universelles et générales de la vie ainsi qu'à l'histoire et au destin d'un peuple.

Une auto-critique de dix jours qui seront les dix derniers jours de l'existence de notre héros. Le bilan de la vie d'un homme, pendant lequel seront remis en question tous les concepts moraux dans lesquels cette vie a été inscrite : l'amour, la fidélité, l'affection filiale, la solidarité, le devoir, l'honneur, la conscience, la peur, la culpabilité, la trahison.

Donc, en termes de cinéma, la confrontation d'une vie, de la mise en scène de cette vie par le héros, et de la mise en scène que le réalisateur propose de cette mise en scène.

Stéfan Dimitrov à 46 ans. Venu du théâtre où il a été acteur puis metteur en scène, il est passé par la télévision avant de réaliser son premier long métrage pour le cinéma, LA GRANDE ROUTE, premier prix au festival de Varna, en 1974. ENTENDS LE COQ est son deuxième long métrage et le premier film bulgare à être présenté à la semaine de la critique.

Jean ROY



- Palais des Festivals - Salle Jean-Cocteau
 - Mardi 15 mai : 15 h / 17 h 30 suivi d'une conférence de Presse
 - Mercredi 16 mai : 11 h
- Cinéma Olympia
 - Mercredi 16 mai : 17 h 30 suivi d'un débat public.

Réalisation : John Hanson et Rob Nilsson - Scénario : John Hanson et Rob Nilsson - Photographie : Judy Irola - Musique : David Ozzie Ahlers - Assistant réalisateur : Richard Kletter - Décoration : Richard Brown - Montage : John Hanson et Rob Nilsson - Directeur de production : T. Book, Don Defina, E. Gardner, W. Green.

Co-production : Cine Manifest Productions (San Francisco) Cinehaus (New-York) - Contact : Sandra Schulberg Cinehaus 736 Broadway New-York, New-York 10003, tel : 212 982-1913.

Durée : 98 minutes, 35 mm, noir et blanc.

Interprétation : Robert Behling, Susan Lynch, Joe Spano, Marianne Aström-de-Fina, Ray Ness, Helen Ness, Thorbjorn Rue, Nick Eldridge, Jon Ness, Gary Hanish, Melvin Rodvold.

*** Northern lights**

**John Hanson et Rob Nilsson
U.S.A., 1978**

Ce film dévoile une page peu connue de l'histoire politique et sociale des États-Unis : la création en 1915, dans le North Dakota, de la Nonpartisan League, mouvement populaire d'inspiration socialiste qui avait pour but d'organiser les métayers locaux afin de leur permettre de défendre leurs intérêts contre les banques, les sociétés de chemins de fer et les spéculateurs qui les exploitaient sans vergogne. Tous deux originaires de cette région centrale de la "prairie" américaine, les réalisateurs ont voulu ainsi exalter la longue lutte menée par leurs grands-pères respectifs. Leur film est basé avant tout sur les souvenirs d'un vieil homme de 96 ans, Henry Martinson, militant socialiste et organisateur de la Nonpartisan League, dont le récit constitue le fil conducteur de l'action.

La réalisation de NORTHERN LIGHTS a pris trois ans parce que John Hanson et Rob Nilsson ont passé la plus grande partie du temps à chercher de l'argent : mais ils estiment que cette pauvreté de moyens a été l'une des conditions de leur totale liberté d'action et de création. Ils ont reçu une aide précieuse des habitants de la région dans la restitution aussi exacte que possible de l'atmosphère de l'époque. La distribution ne compte que trois acteurs professionnels (dont Robert Behling et Susan Lynch, le couple protagoniste), tous les autres rôles étant tenus par des habitants qui s'expriment encore parfois dans leurs langues scandinaves originelles.

Réalisé en noir et blanc dans un style proche du documentaire, ce beau film est, depuis LES RAISINS DE LA COLÈRE de Ford et L'HOMME DU SUD de Renoir, le premier qui montre avec autant de véracité et de conscience la vie et les luttes des fermiers américains.

Marcel MARTIN



- Palais des Festival - Salle Jean-Cocteau
 - Mercredi 16 mai : 15 h / 17 h 30 suivi d'une conférence de Presse
 - Jeudi 17 mai : 11 h
- Cinéma Olympia
 - Jeudi 17 mai : 17 h 30 suivi d'un débat public.

**Réalisation : Diane Létourneau - Photographie : Jean-Charles Tremblay -
Script : Louise Carrier - Son : Serge Beauchemin - Montage : Josée Beaudet -
Directeurs de production : Claude Godbout et Maria Couëlle.**

**Production : Productions Prisma avec la SDICC, Radio-Québec et L'OTEO -
Contact : Productions Prisma, 1100, rue de Bleury, Montréal H2Z1N4, tél. :
(514) 866-3568 - Paris, Claudie Petit, CW Film, tél. : 359.70.45.**

Durée : 90 minutes, 16 mm, couleur.

Interprétation : Petites Sœurs de la Sainte-Famille (document).

* Les servantes du Bon Dieu

de Diane Letourneau
Canada, 1978

Les Rencontres de Poitiers 1979, consacrées au cinéma québécois ont administré la preuve de la part grandissante prise par les femmes dans ce cinéma. Alors que la Semaine de la Critique avait présenté naguère "Le Temps de l'avant" d'Anne-Claire Poirier, nous avons su à Poitiers que Luce Guilbeault était passée de l'autre côté de la caméra, que Denyse Benoit avait fait de même et nous avons découvert Diane Letourneau dont "Les Servantes du Bon Dieu" a été sélectionné pour notre Semaine 1979.

On sait tout l'apport québécois au "cinéma-direct" (Pierre Perrault, Michel Brault, Arthur Lamothe, Denys Arcand et bien d'autres). Diane Letourneau s'inscrit dans cette lignée et son film est un remarquable témoignage humain. En 90 minutes, nous découvrons l'existence quotidienne des Petites Sœurs de la Sainte Famille à Sherbrooke. Avec une minutie attentive et respectueuse, Diane Letourneau nous fait voir, nous fait entendre gestes et paroles. Elle ne porte pas jugement, elle regarde et elle écoute. Ces femmes, même les plus âgées (nous assisterons à la mort de l'une d'entre elles dont les obsèques clôtureront le film) vivent dans un univers marginal, retirées de la société civile pour s'inscrire dans une autre société, religieuse, où elles subissent des règlements, pratiquent un rituel, ont une fonction domestique. Leur entente, leur foi commune établissent entre elles une sorte d'écologie et on reste étonné de la fraîcheur physique de beaucoup de visages, de la fraîcheur chaleureuse des rapports entre elles, des plus jeunes aux plus âgées. Mais cette écologie morale, mentale, a ses contreparties. La fraîcheur morale, mentale n'est souvent pas sans approcher une certaine naïveté, issue du retrait de la société civile, de l'isolement dans ce monde particulier. Et la fonction domestique, au service des prélats est servitude. Cette servitude Diane Letourneau n'en cache pas que dans la tradition cléricale dont l'empreinte fut si forte sur la mentalité québécoise, elle constitue, malgré tout, une sorte de première ascension sociale pour des femmes d'origine généralement très modeste, venues de "grosses familles" pauvres alors que les religieuses des ordres enseignants et des ordres contemplatifs sont le plus souvent d'une origine sociale beaucoup plus élevée.

Touchant, souvent drôle mais jamais ironique, "Les Servantes du Bon Dieu" est aussi un film **beau**, beau de la beauté et de la sincérité inscrites sur les visages, beau de la beauté de l'art sacré, du faste des palais épiscopaux. C'est un film tout en contrastes, des contrastes saisis dans le réel vécu, exposés avec lucidité (nécessairement critique même en l'absence de tout commentaire) et avec, en même temps, une observation chaleureuse.

Albert CERVONI

* Film pouvant participer à la Caméra d'Or.



- Palais des Festivals - Salle Jean-Cocteau
 - Jeudi 17 mai : 15 h / 17 h 30 suivi d'une conférence de Presse
 - Vendredi 18 mai : 11 h
- Cinéma Olympia
 - Vendredi 18 mai : 17 h 30 suivi d'un débat public.

Réalisation : Eugeni Anglada - Scénario : Eugeni Anglada, Miguel Porter-Moix et J.-M. Hernan - Photographie : Tomas Pladevall - Musique : Luis Vidal - Directeur de production : Josep M^a Forn.

Production : P.C. Teide - Contact : Xavier Blum et Bernard Martinand, à Cannes, tél. : 38.58.66.

Durée : 100 minutes, noir et blanc et couleur, 16 mm.

Interprétation : Marta May, M^a Asunción Sancho, Alfred Lucchetti, Jacque Zurban, R. Coromianas, M. Sanchez, C. Casavas, J. Serra et "Darius et Mariangels".

* **La Rabia**
(*La Rage*)

Eugeni Anglada
Espagne, 1978

L'auteur a utilisé partiellement son fils comme acteur pour cette autobiographie transmuée qu'est "LA RABIA". Les enfances, l'adolescence d'un garçon de Catalogne.

Ferran a sept ans lorsque débute le film et que s'achève la guerre d'Espagne. Il vit dans un petit village austère, pauvre, dans un paysage d'arides montagnes. La rudesse domine les relations parents-enfants, maître d'école-élèves et une brutalité, qui n'exclut pas la tendresse, les rapports des gamins entre eux. Au maître catalan succède un prêtre espagnol, les parents républicains apprennent à se taire, à se fermer sur eux-mêmes. Pour l'enfant, puis pour l'adolescent, la répression, l'oppression s'exercent sur tous les plans.

Mais l'enfant est vigoureux, bien né, le film dru, et secrètement tendre, et l'adolescent, en une superbe séquence finale, improvisant, au bal du village, sur la batterie de l'orchestre, des rythmes déchaînés, entraîne les musiciens, les danseurs, explose, se délivre et les délivre. Message de vie et d'espoir.

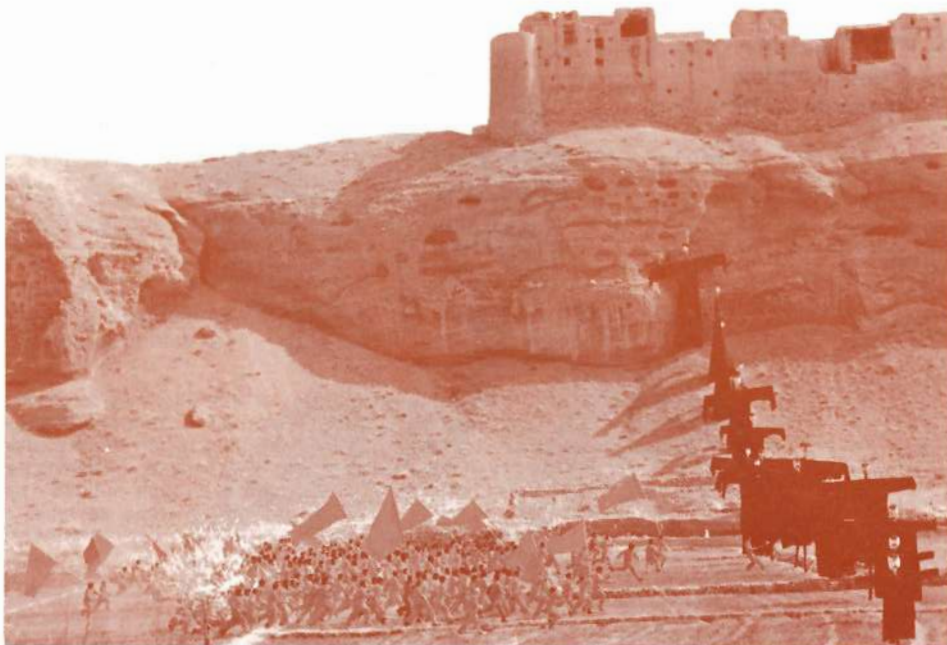
Cette chronique d'une époque, d'un village, d'une vie enserme les détails d'un quotidien significatif et parfois symbolique, dans un style à la limite de l'excès, très personnel. Les dialogues brefs sont en catalan ou en espagnol ce qui situe l'époque, l'interlocuteur; la bande son très travaillée mêle les bruits quotidiens, naturels, à ceux de la guerre, de la radio, à la musique et aux chants de l'époque - l'enfant préfère l'Internationale aux cantiques à une période où ceux-ci sont de rigueur -.

La caméra est agile, souvent virevoltante, le montage serré enchaîne des séquences très brèves. De cette mobilité, parfois mal dominée, de ces séquences condensées, naît une structure filmique parfaitement originale, qui n'est pas sans évoquer l'architecture complexe, puissante et efficace de certaines œuvres de l'architecte catalan Gaudy. De même que le regard du réalisateur sur ses créatures n'est pas essentiellement différent de celui de Jean Vigo et de Luis Bunuel.

C'est dire que "LA RABIA", "fortement insérée dans un territoire, la Catalogne", dans un contexte politique et social très déterminé, atteint l'essence même des êtres et devient, par là, universelle, lisible pour tous.

Gaudy, Vigo, Bunuel, références éclatantes, sans doute, mais que mérite une première œuvre qui révèle un tempérament original, un auteur.

Jacqueline LAJEUNESSE



- Palais des Festival - Salle Jean-Cocteau
 - Vendredi 18 mai : 15 h / 17 h 30 suivi d'une conférence de Presse
 - Samedi 19 mai : 11 h
- Cinéma Olympia
 - Samedi 19 mai : 17 h 30 suivi d'un débat public.

Réalisation : Bahman Farmanara - Scénario : Houshang Golshiri et Bahman Farmanara, tiré de l'œuvre de Houshang Golshiri "Le premier innocent" - Musique : Ahmad Pejman

Production : Bahman Farmanara - Contact : Mithra Embadi, Paris, tél. : 345-40-61.

Durée : 104 minutes, 35 mm, couleur.

Interprétation : Faramarz Gharibian, Said Nikpour, Hossein Kasbian, Atash Khayer, Fereidoun Yousefi, Malihe Nazari.

Saiehaïem bolan de bad

(Les ombres du vent)

de Bahman Farmanara

Iran, 1978

Un film simple, juste, beau et authentiquement prémonitoire.

Un village d'accès difficile, des gens humbles et fidèles aux traditions; un autobus ombilical et son chauffeur et ... un épouvantail, pareil à tous les épouvantails à oiseaux.

Très rapidement le scénario nous installe dans la métaphore politique. Conçu par l'homme, l'épouvantail/caricature, bourreau des volatiles, devient le symbole du pouvoir.

La subtilité de l'auteur est de ne point ou très peu appuyer son discours sur l'épouvantail/caricature des bourreaux, mais au contraire sur la révolte de ses victimes. L'histoire actuelle de l'Iran a fonctionné à l'appui de cette thématique.

On comprend aisément que cet épouvantail soit là tous les ans à la même période, sans jamais poser le moindre problème à personne. Or, il suffit que le chauffeur d'autobus matérialise quelques traits de visage sur l'étoffe empaillée pour que la mécanique paranoïaque de la spiritualité et de la politique se mettent à ébranler les habitants de ce village.

Si l'épouvantail devient très vite le symbole de la peur, installée dans son pouvoir de fascination Bahman Farmanara laisse à deux personnes la lourde tâche de porter un contre à ce phénomène : l'instituteur et le chauffeur d'autobus, symboles mythiques du monde extérieur. Mais cette voie est en fait choisie pour mieux démontrer l'issue qui, pour l'auteur, ne peut venir que de l'intérieur du village par une prise de conscience collective de la situation.

Maîtrisant la topographie des lieux, l'architecture d'un peuple, l'auteur nous installe dans ce village, forme notre regard aux gris et ocres du jour, aux clairs-obscur de la nuit, jusqu'à l'éclatante séquence finale onirique.

Le seul film iranien que la Semaine Internationale de la Critique ait sélectionné pour Cannes remonte à quinze ans (La Nuit du Bossu de Farrokh Gaffary) dans une sélection où l'on découvrait des auteurs comme Véra Chytilova, Emile de Antonio, Pavel Juracek, Alain Jessua et Bernardo Bertolucci. On ne peut que souhaiter à Bahman Farmanara, malgré les récentes déclarations du leader islamique sur le cinéma, de continuer à faire un aussi brillant cinéma.

Bernard TREMEGE

SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE

Statistique par nationalité des films présentés
(1962-1979)

28 films :	FRANCE U.S.A.
13 films :	CANADA
8 films :	GRANDE-BRETAGNE
7 films :	ALLEMAGNE FÉDÉRALE ITALIE
6 films :	JAPON SUISSE YOUGOSLAVIE
5 films :	TCHÉCOSLOVAQUIE
4 films :	ALGÉRIE BRÉSIL ESPAGNE HONGRIE
3 films :	ARGENTINE POLOGNE SUÈDE
2 films :	BELGIQUE CHILI IRAN MEXIQUE PORTUGAL U.R.S.S.
1 film :	AUTRICHE BOLIVIE BULGARIE ÉTHIOPIE GRÈCE IRLANDE ISRAËL LIBAN MAROC NIGER PAYS-BAS ROUMANIE



ASSOCIATION FRANÇAISE DE LA CRITIQUE DE CINÉMA



73, rue d'Anjou - 75008 PARIS
Tél. : 387.45.17

présente

Du 29 mai au 5 juin, à 20 h.

CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE – PALAIS DE CHAILLOT

Mardi 29	Jun	Hiroto Yokoyama	<i>Japon</i>
Mercredi 30	Fremd bin ich eigezogen (En étranger je suis venu)	Titus Leber	<i>Autriche</i>
Jeudi 31	Tchouj petela (Entends le coq)	Stephan Dimitrov	<i>Bulgarie</i>
Vendredi 1 ^{er}	Northern lights	J. Hanson / R. Nilsson	<i>U.S.A.</i>
Samedi 2	Les Servantes du Bon Dieu	Diane Létourneau	<i>Canada</i>
Dimanche 3	La Rabia (La Rage)	Eugeni Anglada	<i>Espagne</i>
Mardi 5	Saiehaiem bolan de bad (Les Ombres du Vent)	Bahman Farmanara	<i>Iran</i>

Georges Sadoul parmi nous

Georges Sadoul aurait cette année 75 ans. Nous ne restons que trois, dans l'actuel comité de sélection, Gene Moskowitz, Marcel Martin et moi-même, à l'avoir connu comme cofondateur de la Semaine de la Critique et comme coordinateur des délibérations finales.

Nous ne pouvons, en ce 75^e anniversaire de la naissance de Georges, oublier son apport à la Semaine. Son prestige international, sa passion de découverte contribuèrent beaucoup à l'afflux des films provenant de tous les continents. Il restait d'ailleurs très attaché à un principe auquel la Semaine est revenu depuis plusieurs années, le respect d'une sorte de proportionnelle continentale. À valeur égale bien sûr ! les films originaires de nouvelles cinématographies étaient privilégiés par rapport aux cinématographies plus anciennes et ayant déjà pignon sur rue. Aucun paternalisme n'entachait cette attitude. Il ne s'agissait pas de retenir un film africain ou asiatique parce qu'africain ou asiatique mais d'avoir le souci de prospecter systématiquement ce qui manifestait la personnalité d'un auteur, l'originalité d'une cinématographie naissante. Qu'on se souvienne ainsi ce que les cinémas brésilien, canadien (particulièrement québécois), hongrois, polonais, tchécoslovaque dans les années 60 ont dû à la Semaine, sans parler des réalisateurs indépendants aux États-Unis (Sherley Clarke, par exemple), d'africains comme Sembène Ousmane. Bien des noms aujourd'hui célèbres (Bertolucci, Wideberg) seraient encore à citer.

L'année même de sa mort Georges Sadoul participa encore à la sélection et les débats eurent lieu sous son autorité faite de modestie, de gentillesse. Cette modestie, cette gentillesse étaient pour beaucoup dans le calme, l'efficacité de discussions pourtant passionnées. Le souvenir en reste gravé en nos mémoires.

Albert Cervoni